

Bernard Noël

Le Roman d'un être

**BERNARD
NOËL**

P.O.L

Extrait de la publication

Le Roman d'un être

DU MÊME AUTEUR

aux éditions P.O.L

Journal du regard
Onze romans d'œil
Treize cases du je
Le 19 octobre 1977
La Reconstitution
Portrait du monde
L'Ombre du double
Le Syndrome de Gramsci
La Castration mentale
Le Reste du voyage
La Langue d'Anna
L'Espace du poème
Magritte
La Maladie du sens
La Face de silence

*Les autres livres de Bernard Noël
sont répertoriés en fin de volume.*

Bernard Noël

Le Roman d'un être

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2012
ISBN : 978-2-8180-1631-2
www.pol-editeur.com

22 avril 1985

la vie commence et l'ignore d'où son penchant à l'illusion il faut s'arrêter il faut pénétrer dans le temps et comprendre que tout va finir et que la fin détermine notre existence alors débute ici même un commencement qui répète l'originel et ne le répète pas puisqu'il contient en plus la suite successive des jours il ne s'agit pas de se souvenir seulement de la mort mais de voir devant soi l'ouverture d'une plénitude ce n'est pas une échappée c'est l'entrée dans la matière même du jour le peintre est au travail épaules et crâne dans la lumière il a derrière lui un projecteur monté sur une tige qui porte également un appareil photographique et une sorte

de parapluie carré ouvert et blanc il a devant lui son tableau dressé sur un chevalet peintre et tableau sont debout face à face la pièce avec ses murs de pierres ocre et sa moquette en harmonie est pleine d'un air ou d'un silence pareillement colorés dans la main gauche un godet avec de la peinture blanche dans la main droite un pinceau qui trace trois huit zéro trois zéro cinq sept en blanc sur un fond gris le nombre que composent ces chiffres débute une ligne sous une multitude d'autres dont la superposition remplit aux trois quarts la surface du tableau la main droite est dressée au bout de l'avant-bras elle travaille à la hauteur du menton et tient le pinceau entre le pouce et l'index tous les accessoires de la peinture sont bien là toutes les postures du peintre sont aussi là mais ce qui s'ensuit déroute la représentation qu'ils devraient composer la main droite appuie son tranchant sur la toile pour faire

un petit bond en avant et cela provoque un grattement léger la tige du pinceau remue la main se cache devant le buste qui pivote à l'instant qu'est-ce que l'art dit le peintre en se détournant du tableau ce n'est pas un espace pour se comporter en vache sérieuse comme le disait Nietzsche mais pour faire un honnête bilan avec soi-même mon existence porte le nom Opalka mon œuvre aussi j'étais peintre j'ai voulu faire quelque chose où le rapport de la vie et de l'art serait plus engagé que dans la peinture quelque chose où l'expression serait plus importante que la peinture je crois être un des rares ayant réfléchi sur cette folie de la nouveauté qui motive l'avant-garde comme si l'on pouvait toujours faire mieux ou plutôt comme si la qualité suprême était d'étonner nous avons trop d'illusions demain n'est que demain ce que j'ai décidé de faire est décidé une fois pour toutes je ne peux l'améliorer il y a une seule date

1965 l'année du départ il n'y en aura qu'une seule autre que je ne connais pas entre les deux la vie et l'œuvre d'Opalka la succession et la continuité des détails qui en eux-mêmes sont chacun des objets bien finis des objets parfaits j'ai compris qu'on ne pouvait faire mieux ce n'est pas de la prétention c'est de la logique et je l'ai structuralisée la pensée qui m'y a conduit il faut la comprendre j'avais décidé de ne pas la commenter mais les gens n'ont pas le temps d'y entrer pas le temps de méditer sur la logique et sa fascination quand vous regardez un Opalka vous êtes devant une logique qui ne saurait être meilleure vous pouvez peut-être vous dire que ce n'est pas grand-chose mais il vous faut reconnaître que cette chose en tout cas est vraie que vous êtes devant une vérité Opalka s'est un peu avancé en parlant il va vers la cheminée qui se dresse au milieu du mur de droite il garde là sur l'étroit manteau sa réserve

de peinture blanche il en verse un peu dans son godet l'agite avec son pinceau tout en revenant vers sa toile qui est le détail en cours et dont la surface est celle d'une eau très pâle et froissée trois millions huit cent trois mille cent soixante et un dit-il crâne et dos dans la lumière main droite levée la ligne en cours est à la hauteur de la bouche elle brille et joint l'angle de la bouche à la pointe du pouce la main s'abaisse disparaît un cliquetis signale qu'elle trempe le pinceau dans le godet toujours tenu par la main gauche Opalka soupire longuement la tête penchée se relève en même temps que la main droite remonte le mouvement est celui de l'écriture la ligne terminée Opalka vient vers la gauche son blouson de cuir crisse le parapluie-rélecteur cache la tête cache le haut de la main il ne reste en vue que l'ombre du pinceau sur le poignet la main réapparaît tout entière la pointe du pouce bouge petit museau

grignotant le buste pivote le visage apparaît en pleine lumière avec son auréole de cheveux je porte mon concept je l'ai fixé pour toute mon existence c'est pour moi l'idée la plus adéquate à la vie un sfumato de notre limite je suis toujours en plein travail et je peux parler sans arrêt de mon concept comme on peut parler sans arrêt de la vie je voulais tout changer par ma peinture j'ai compris qu'on n'y pouvait rien la nouveauté je ne cesse de créer la nouveauté mais la vraie ce que je fais exprime une distance d'espace et de temps bien déterminée comme cela se passe dans la nature pas la moindre réversibilité lors de ma première exposition à Milan on a cru qu'il s'agissait de multiples entre chaque tableau toujours la même distance vingt centimètres l'ouverture de ma main droite à chaque exposition toujours le même accrochage le public s'exclame j'ai déjà vu ça c'est vrai et c'est faux mes détails sont

identiques et différents ils visualisent ce phénomène vital moi aussi toujours le même jamais le même c'est la situation de toute chose mais elle n'est pas visible chaque détail porte la trace du temps chez Pollock il y a également cette trace mais on ne peut la dire son trajet est un chaos le temps n'est lisible que linéairement une horloge ne montre pas le temps elle nous montre simplement l'heure qu'il est je suis très rationnel un mystique de la rationalité les mains sont devant la toile l'une avec son pinceau l'autre avec son godet elles n'ont pas bougé elles disparaissent quand le corps pivote vers la toile on dirait qu'Opalka rentre son visage le crâne et les épaules semblent n'avoir jamais quitté la lumière de leur imperturbable durée la main droite s'est posée verticale sur l'articulation du poignet elle déglutit un peu d'espace entre pouce et index le pinceau frémit à peine Opalka se détourne bru-

talement je commande mes châssis près de Turin je sais qu'ils ne varieront pas d'un centimètre pas même d'un millimètre c'est le seul à qui je peux faire confiance j'ai déterminé le format un mètre quatre-vingt-seize sur un mètre trente-cinq en fonction de ma taille un peu comme on calcule les skis pour la personne en pensant aussi aux escaliers portes ascenseurs je voulais éviter tout élément esthétique c'est-à-dire non déterminé par la vérité des proportions mon tableau correspond à mon corps et à l'ouverture de mes bras si j'étais américain il serait sans doute un peu plus grand tout est plus grand en Amérique même les petits pains la première fois que je suis allé là-bas avec une bourse pas moyen de convertir mes centimètres en inches je sentais que ça clochait que mes toiles étaient trop petites oh de quelques millimètres en réalité elles étaient trop grandes mais les dimensions ambiantes me don-

naient l'impression inverse quant à la hauteur des chiffres je l'ai décidée en pensant à quelqu'un qui ne lirait pas de trop près toute écriture a sa dimension naturelle

23 avril 1985

c'est en 1972 que j'ai mis en route le processus du un pour cent de blanc ajouté au fond de chaque nouveau détail afin d'en arriver au blanc sur blanc pourquoi pas plutôt parce qu'il me fallait une certaine expérience pour savoir combien je pourrais faire de toiles dans ma vie j'ai pris la moyenne de la vie en Occident et puis j'ai dû apprendre mon métier c'était un métier nouveau j'ai mis sept mois à peindre le premier détail celui que conserve le musée de Lodz au bout de cinq à six ans j'ai réussi à en peindre dix par an je dois

tenir compte de la fatigue des yeux et des jambes j'ai mené la bataille de Jacob contre l'Ange pour accepter ma décision cette décision pour toute la vie j'avais un certain succès notamment avec la gravure des prix internationaux j'étais même gâté par le système qui privilégie l'élite j'avais des doutes je n'étais pas sûr de ma décision j'arrêtais deux ou trois semaines mais dès que je remettais la toile sur le chevalet il y avait une espèce de magie j'avais des problèmes cardiaques il m'était difficile de rester debout longtemps je pensais que ce travail allait me détruire physiquement j'acceptais cette éventualité l'acceptation m'a guéri de mes ennuis cardiaques je me suis même trouvé mieux dans ma peau et l'espoir m'est venu d'être capable d'aller jusqu'au bout de mon programme le blanc j'ai commencé avec un fond noir et des chiffres blancs j'ai opté ensuite pour le gris non parce qu'il était adéquat mais parce qu'il

me plaisait et consciemment parce qu'il était proche de ce que j'appelle le vrai quand m'est venue l'idée du un pour cent j'ai commencé à enregistrer ma voix disant à mesure les nombres cet enregistrement prépare le blanc sur blanc la voix me dira alors où j'en suis puisqu'on ne verra plus rien et elle sera également la preuve que j'ai bien accompli ce qui n'est plus visible au cas où l'on ne me croirait pas étant donné mon propre scepticisme à l'égard de moi-même mon travail veut prouver une qualité humaine ma pensée n'est pas fondée sur la foi mais sur le savoir saint Augustin disait qu'il faut croire pour savoir je préfère l'inverse il faut savoir pour croire c'est vrai de la même vérité qu'une fenêtre Opalka tient pinceau et godet sa joue droite était parallèle au tableau quand il a commencé de parler puis son flanc droit au bout de quelques mots il lui a carrément tourné le dos maintenant il pivote

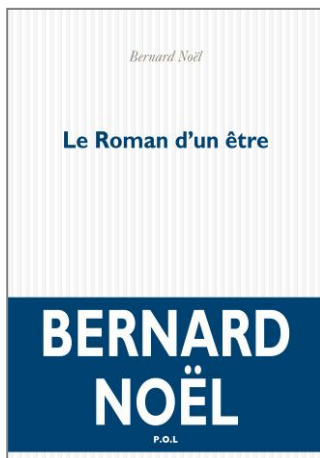
d'un coup et il fait face tandis que le pinceau cliquette dans le godet la main s'élève se pose la pointe du pouce bouge à petits coups trois millions huit cent trois mille deux cent vingt-sept la main disparaît devant le buste cliquetis la ligne en cours fait une légère encoche dans la perfection de l'accompli cette encoche signale un rivage la main remonte cache la rive bouge sur place son ombre la précède et tremble le long de la courbe plus claire qui la borde si on observe la ligne on voit un mince espace qu'un mouvement minuscule fait progresser si on observe la main c'est le nid d'un infime frétillement qui ne semble pas affecter l'en-dessous si on regarde surface entière et main et tête et corps n'est-ce pas un peintre au travail devant sa toile quelque chose ici est en cours de représentation quelque chose qui passe du corps du peintre à la surface trois millions huit cent mille deux cent trente-huit annonce-t-il

et cette information relie l'instant qui correspond à sa profération cet instant du vingt-trois avril mil neuf cent quatre-vingt-cinq à la multitude des instants qui le portent et qui remontent jusqu'à cet autre instant de mil neuf cent soixante-cinq où sur une toile semblable mais noire le chiffre un fut tracé qu'est-ce que trois millions huit cent trois mille deux cent trente-huit si l'on pense à tous les nombres dont il a fallu tracer les chiffres pour pouvoir tracer les sept qui le composent et tous ces chiffres successifs ne sont-ils pas le contenu de ce dernier et donc celui de sa représentation mais qu'est-ce qu'une représentation qui ne représente rien que la somme d'un invisible trajet poursuivi jour après jour attendez fait Opalka se retournant tout à coup avec cette brusquerie dans l'interruption qui est toujours une surprise je vais vous montrer quelque chose il pose pinceau et godet sur le coin

de la cheminée puis ouvrant l'armoire vitrée en retire une boîte en bois marquée armagnac vieux en noir et 1931 en rouge oh me dis-je l'année de sa naissance il retire le couvercle à glissière et la boîte se révèle pleine de pinceaux de petits pinceaux identiques tous Daler-Rowney S 40 Kolinsky Sable made in England et tous ayant les poils protégés par un minuscule tube transparent et tous portant à la peinture blanche longitudinalement sur leur flanc noir la mention OPALKA 1965 *détail* et une suite de chiffres très différente sur chacun vous savez que 1965 est la date du début du concept et il n'y a que la progression pour nous donner une idée du temps le calendrier exprime la mesure mais non la durée comment dater le détail alors qu'il continue je le désigne par le premier et le dernier nombre quand je termine un détail je commence tout de suite le suivant car si j'avais une crise cardiaque

Achévé d'imprimer en octobre 2012
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 2297
N° d'édition : 242696
N° d'imprimeur : 12XXXX
Dépôt légal : novembre 2012

Imprimé en France



Bernard Noël
Le Roman d'un être

Cette édition électronique du livre
Le Roman d'un être de BERNARD NOËL
a été réalisée le 24 octobre 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en octobre 2012
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782818016312 - Numéro d'édition : 242696).
Code Sodis : N52629 - ISBN : 9782818016336
Numéro d'édition : 242698.